gesses du fort Raë, furent mises à contribution pour l'habiller, et le dimanche suivant, elle ressemblait à une petite demoiselle de Provence.

« Cependant Kk'ayetti vint au fort, espérant pouvoir se marier; mais une des veuves à laquelle il s'adressa accourut tout éplorée me demander si je voulais la faire mourir, me disant qu'elle ne vivrait pas deux jours, si je la mariais à un pareil homme. Deux autres, plus spirituelles, vinrent me demander si elles devaient le recevoir à coups de bâton, lorsqu'il entrait dans leurs loges. A la fin je craignais qu'il ne m'enlevât de nouveau ma petite Anne; aussi je crus devoir la faire partir avec le F. BOISRAMÉ, le 4 mai, pour le Rapide, mission de la Providence; où, paraît-il, elle est très-contente chez les Sœurs. En ce moment, je prépare cette enfant à la première communion; elle est très-intelligente. »

Puissiez-vous, mon révérend Père, trouver dans cette trop longue lettre quelque chose capable d'intéresser nos Pères et nos Frères,

Je suis votre très-affectionné frère.

† ISIDORE, Evêque d'Erindel, O. M. I.

LETTRE DU R. P. SEGUIN.

Notre-Dame de Bonne Espérance, 3 juin 1874.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Voilà déjà un an que le R. P. PETITOT m'a quitté et que je suis seul avec le bon F. KÉARNEY à Good-Hope. J'espérais recevoir un compagnon l'automne prochain ; mais Mgr CLUT m'écrit de n'y pas compter, le R. P. GROUARD étant obligé de partir pour cause de santé. Par ce départ, le vicariat fait encore une bien grande perte ; nous voilà

maintenant réduits au minimum. Que c'est triste ! Pendant que nous diminuons, le parti protestant se fortifie; l'année dernière déjà il était arrivé trois maîtres d'école dans la Grande-Rivière. Cet automne, ce sera une inondation de Révérends, à la suite de l'Évêque Bompas. Ceux qui sont dans le pays, crient bien haut que la religion catholique est morte, et que c'est pour cela que tous les prêtres du pays s'en vont. Qu'adviendra-t-il quand leurs nouvelles recrues seront au complet ? Que le bon Dieu prenne en pitié les pauvres sauvages! Leurs têtes ne sont pas trop solides et il ne faudrait pas grand'-chose pour les faire tourner. Ils n'ont pas beaucoup de soucis pour le salut de leur âme ; les biens de ce monde les occupent plus que ceux de l'autre, qu'ils n'ont jamais vus.

Au printemps dernier, j'ai visité, comme de coutume, les Loucheux de la Rivière-Rouge (Tsikatchig). Je les ai trouvés aussi zélés que les années précédentes, toujours pleins d'ardeur pour le service de Dieu, et exacts à tous les exercices de la mission comme des religieux. Aux instructions il ne manque personne de la population adulte ; ce sont les enfants qui ont soin des loges. Après la prière des grands, c'est le tour des enfants, et ils regarderaient comme un grand péché de ne point venir. Quand je quittai ces excellents chrétiens, ils m'avaient promis de se trouver tous là en automne, pour le passage de Mgr Clut ; mais lors de notre passage, nous ne trouvâmes personne. J'ai su par quelques-uns d'entre eux que, n'ayant pu trouver le caribou sur leurs terres, ils avaient été obligés de se rendre sur les bords de la mer; que là aussi ils n'avaient rien trouvé et avaient jeûné tout l'été. Six familles d'entre eux, voulant coûte que coûte se faire confirmer, avaient abandonné le bois et s'étaient rendues à Good-Hope. Monseigneur les a trouvés à la mission, à son arrivée. Je pensais qu'après avoir été confirmés, ils

allaient repartir ; point du tout ; ils se sont campés près de la mission avec plusieurs autres familles loucheuses, qui, elles aussi, ont abandonné leur pays depuis plusieurs années, et cela pour se trouver à proximité du Prêtre. Ces braves gens sont restés jusqu'à ce que la famine les ait chassés. Ils ont fait pitié ; mais n'importe, ils voulaient voir la fête de Noël, et ils sont restés jusqu'à cette époque. Tant que la rivière a été libre, ils ont pris quelques poissons ; mais quand elle a été couverte de glace, il a fallu chercher d'autres moyens d'existence. Ils tendirent alors des lacets à lièvres, et vécurent jusqu'à la fin de novembre du produit de leur chasse. J'avais entendu dire que le lièvre ne nourrit point le sauvage ; je le crois maintenant, car ils n'avaient que la peau et les os. Plusieurs fois je leur avais conseillé d'aller à un lac, à une journée de marche de la mission ; mais impossible de les décider. « Si nous allons loin, me disaient-ils, nous ne pourrons plus entendre la messe ; si nous faisons pitié, nous avons péché assez souvent ; c'est pour le payement. » Au commencement de décembre, les lièvres étaient très-rares ; les caribous s'étant approchés, nos sauvages allèrent à la chasse et tuèrent plusieurs de ces animaux. Ils transportèrent alors leur camp, à quatre ou cinq heures de marche de la mission ; dès lors ils ne purent plus venir à la messe de chaque jour. Mais le jeudi de chaque semaine, ils venaient au nombre de quatre, cinq et six ; le vendredi, après la messe, ceux-ci partaient, et le samedi, tous les autres arrivaient pour les offices du dimanche. Les jours sont si courts à cette époque, qu'ils partaient la nuit et arrivaient ici la nuit. Telle fut leur conduite depuis le mois de septembre jusqu'à Noël. A la messe de minuit, ils trouvèrent l'illumination de l'autel magnifique ; mais ce qui les charma le plus, ce fut un petit Enfant Jésus couché sur un peu de foin ; ils ne pouvaient se lasser de le contempler,

et les offices n'étaient pas assez longs au gré de leur dévotion. Deux jours après Noël, ils partaient pour aller à la rencontre du caribou ; ils le trouvèrent à deux journées d'ici. Malgré l'hiver et la distance, chaque samedi, on voyait quelques sauvages venir pour assister à la messe du dimanche et repartir le lundi. Daigne le bon Dieu conserver en eux cette ferveur et se faire connaître de plus en plus de ces âmes simples ! Ces bons sauvages font sans cesse le signe de la croix, et s'ils pouvaient s'asperger de toute l'eau bénite qui se trouve dans le bénitier, ils le feraient. Avant de sortir de la chapelle, ils prennent de l'eau bénite, font le signe de la croix, se remettent à genoux, se relèvent, prennent encore de l'eau bénite, se remettent à genoux, font encore une petite prière, puis, embrassent le marchepied de l'autel, touchent de la main les planches sur lesquelles je dis la messe et enfin embrassent leur main ainsi sanctifiée. Les enfants de deux ou trois ans font comme les grands. Le vendredi, si le poisson manque, c'est jour de jeûne pour ces chers sauvages ; ils ne mangent pas une bouchée de toute la journée.

Je les scandalise chaque fois que je leur dis que, quand ils n'ont point de poisson, ils peuvent manger de la viande : « Nous savons que ce n'est pas un péché, disent-ils, mais nous aimons mieux jeûner pour faire pénitence. » Ces bons immigrants nous édifient beaucoup ; mais les Peaux-de-lièvre leur donneront au printemps plus de mauvais exemples que de bons. Plusieurs fois déjà ils sont venus s'en plaindre ; mais que puis-je faire, sinon les détourner autant que possible du danger ?

A Noël, les sauvages d'ici ne brillaient que par leur absence ; les jongleries d'un sorcier leur avaient tourné la tête. Grâce à lui, le travail du dimanche a été en honneur. Il y en a, m'a-t-on dit, qui ne font rien toute la

semaine, et qui, le dimanche, travaillent. Et pourtant, malgré leurs défauts, malgré leur croyance ou demi-croyance aux paroles du sorcier, ils sont venus, pour les derniers jours de la semaine sainte et la fête de Pâques, plus nombreux que jamais, un bon nombre de quatre à cinq jours de marche. Le 26 avril, hommes, femmes, enfants, vieillards venaient camper entre le fort et la mission. Depuis que je suis ici, je ne les ai jamais vus venir de si bonne heure. Un grand nombre d'entre eux ont profité de la mission, mais d'autres, en nombre toujours malheureusement trop grand, n'en ont profité que les dimanches et les fêtes. Une abondance momentanée les détournait de Dieu ; presque chaque jour, ce n'étaient que festins et danses, deux abus qui font parmi eux de grands ravages. Le festin avait lieu ordinairement entre huit et neuf heures du soir, juste un peu avant l'instruction. Les moins voraces se rendaient au son de la cloche ; mais la plupart, dans la crainte que les chiens ne mangeassent leur souper, restaient accroupis autour des chaudières, humant le délicieux parfum qui s'en exhalait.

Après le festin vient la danse, qui dure jusqu'à cinq ou six heures du matin ; quoique cela se passe durant la nuit, les flambeaux ne sont pas nécessaires, car il fait aussi jour qu'en plein midi. Le matin, on ne voit que les gens un peu âgés ; les jeunes gens ne paraissent que le soir. Le R. P. Petitot et moi avons travaillé tous les ans à faire cesser ces danses, mais nous n'y avons rien gagné. Il y a un assez bon noyau de chrétiens zélés, qui ont envie de bien faire ; j'espère que le bon Dieu l'augmentera tous les ans. J'ai fait, ce printemps, 21 baptêmes, 3 mariages, et entendu 700 à 800 confessions.

Je ne vous ai encore rien dit du petit troupeau que j'ai

à soigner toute l'année ; ce sont les engagés de la Compagnie ; les uns sont Canadiens, les autres Ecossais, les autres sauvages. L'été dernier, j'ai eu le bonheur de recevoir l'abjuration d'un Ecossais, apprenti commis. Pendant le courant de l'hiver, j'ai baptisé aussi un Sauteux, engagé de la Compagnie. Ils sont tous très-réguliers aux offices du dimanche et à la confession de tous les quinze jours ou de tous les mois. Le nouveau converti, qui est le fils d'un major genéral de l'armée anglaise de l'Inde, a envoyé au R. P. MAISONNEUVE 22 livres sterling, pour qu'il procure un ostensoir en vermeil à Good-Hope. La chapelle de Good-Hope est toujours sans vitres et sans voûte ; ce qui n'empêche pas d'y célébrer les offices pendant toute la belle saison ; mais il faut attendre jusqu'au 8 ou 10 de mai, avant de pouvoir y officier, car jusqu'à ce moment, il y fait un froid glacial, à cause du manque de châssis.

Je suis toujours heureux de ma vocation, et je ne changerais pas pour tout l'or du Pérou ; mais je voudrais que le bon Dieu me donnât un compagnon, car c'est contre la règle de ne se confesser qu'une fois l'an ; et voilà déjà neuf mois que je suis seul. Avant que le R. P. DE KÉRANGUÉ descende ici, il s'écoulera encore deux mois.

Daignez, mon très-révérend Père, me donner votre bénédiction, et continuer à prier pour celui qui est heureux de se dire,

Votre respectueux et votre tout dévoué fils en Jésus et Marie Immaculée,

SEGUIN, O. M. I.